GLAD!

Revue sur le langage, le genre, les sexualités

09 | 2020

Traductologies féministes

Écrire, traduire, publier : la convergence des luttes

Writing, Translating, Publishing: the Convergence of Struggles

Oristelle Bonis, Touriya Fili-Tullon, Souad Labbize et Roula Sadaki

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/glad/2377>

DOI : 10.4000/glad.2377

ISSN : 2551-0819

Éditeur

Association GSL

Référence électronique

Oristelle Bonis, Touriya Fili-Tullon, Souad Labbize et Roula Sadaki, « Écrire, traduire, publier : la convergence des luttes », *GLAD!* [En ligne], 09 | 2020, mis en ligne le 13 janvier 2021, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/glad/2377> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/glad.2377>

Ce document a été généré automatiquement le 20 janvier 2021.

La revue *GLAD!* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Écrire, traduire, publier : la convergence des luttes

Writing, Translating, Publishing: the Convergence of Struggles

Oristelle Bonis, Touriya Fili-Tullon, Souad Labbize et Roula Sadaki

« La vérité est décentrée et elle est polyglotte »,
Françoise Collin

- 1 La traduction en arabe du récit de Souad Labbize, *Enjambrer la flaque où se reflète l'enfer*, et sa publication aux Éditions iXe en 2019, s'est tout de suite posée comme une gageüre. Publié d'abord partiellement sur un réseau social à la faveur du mouvement #MeToo et #Balance ton porc, ce texte est marqué au sceau du témoignage et de la lutte contre les violences faites aux femmes et aux personnes. Il s'agissait pour l'autrice de relater, à distance, un évènement traumatique qui remontait à son enfance. Une quarantaine d'années, en effet, séparaient l'autrice de cet évènement traumatique, et il a fallu la dynamique éditoriale enclenchée par #MeToo pour que le texte, écrit pourtant quelques années auparavant¹, voie le jour. Souad Labbize et Oristelle Bonis ont pensé à une publication bilingue qui juxtapose le texte en français à sa traduction en arabe. La traduction fut confiée à Roula Sadaki, jeune traductrice syrienne, avec un commun accord sur la nécessité de rendre visible la diglossie dans certains discours rapportés qu'il s'agissait de traduire en arabe algérien, le reste du récit étant en arabe littéral (*fusha*). Ainsi, la traduction définitive se trouve-t-elle être le produit d'un échange et de relectures plurielles, par Oristelle Bonis, en tant que médiatrice entre la traductrice et l'autrice, et par Salpy Baghdassarian, poétesse syrienne. Le sous-titre du récit, « dire le viol », renvoie bien plutôt à l'impossibilité de le dire, tant les « mots [s'étaient] fossilisés depuis une quarantaine d'années ² ». Le titre désigne métaphoriquement ce processus de contournement : « Enjambrer la flaque où se reflète l'enfer ». Il s'agit moins de dire le viol que d'en réfracter le reflet dans une langue qui sert de « tissu opaque pour vêtir l'enfance ³ ».
- 2 De fait, si traduction et déplacement ont la même racine dans la langue arabe classique (*naql*), c'est un double déplacement qu'il s'agissait de rendre puisque la métaphore (autre figure du transport) investit toute la poéticité du récit. En effet, sur le plan

poétique, ce sont les métaphores et les intertextes, autres figures du déplacement, dont il s'agissait de penser la traduction en veillant à garder le pouvoir d'évocation tissé par les co-textes. Maintenir cette échoïcité est une manière de ne pas taire la complexité postcoloniale (H. Bhabha 1994). C'est pourquoi la traduction a été envisagée dans sa capacité à déplacer les enjeux poétologiques et politiques dans une perspective à la fois féministe et postcoloniale dans la mesure où l'on ne peut dissocier l'une de l'autre (Anne Malena, Julie Tarif, 2015 : 107)

- 3 En outre, le geste éditorial militant des Éditions iXe pose la publication bilingue comme une manière de promouvoir la traduction, pour ne plus la laisser à son invisibilité traditionnelle. Il s'agit bien ici de trans-énoncer le dire traumatique du viol, sujet principal de ce récit de Labbize, de souligner sa singularité tout en ménageant une place pour la voix de la traductrice (Hala Kamal : 2015). Cette contribution tentera de présenter les questions soulevées par la complexité des postures collaboratives entre les actrices d'un travail collectif où la subjectivité de chacune (autrice, traductrice, éditrice et relectrices) pouvait trouver sa place. Cette collaboration devait d'abord s'accorder sur les stratégies de traduction en prenant en considération les questions de diglossie littéraire (Grutman : 2005)⁴. Ce sont ces choix qui seront commentés ici selon une approche traductologique féministe postcoloniale (Duchaufour 2007)⁵ qui prend en considération les enjeux politiques liés à la hiérarchisation des langues et les enjeux éthiques associés aux statuts de l'autrice et de la traductrice.

De quelle langue-tissu vêtir l'enfance ?

- 4 Le récit de Souad Labbize n'est pas un témoignage brut sur le viol d'une enfant. Et bien que la notion de témoignage puisse être engagée dans le sens que lui donne Catherine Coquio⁶ quand elle considère qu'il s'agit d'un « acte qui traverse tous les genres », il s'agit bien plutôt d'un récit où le travail de la langue entame un processus de transfiguration poétique.
- 5 La traduction des métaphores renvoie toujours à la question de la littéralité dans la mesure où la parfaite coïncidence entre le sens et le son se présente comme un horizon où se résout l'intraduisible (Paul Ricœur, 2004 : 67). Or, la métaphore chromatique déclinée dans le texte use de toutes les nuances sémantiques et phonétiques des couleurs pour figurer la transformation de l'enfant annoncée dès les premiers vers placés au seuil du texte :

Sur le quai du souvenir
l'attente porte une robe
parfois un short **fuchsia**
de quel tissu opaque faut-il vêtir l'enfance ?

- 6 La chromatique déploie un imaginaire de l'indicible puisque les mots non-dits se transforment en grenades :

Mes paroles se sont recroquevillées autour de leur noyau, d'autres moins souples, ont imploré semant un arbre à grenades dans les plis de la gorge. Chaque floraison renforce les racines du grenadier tenace, les fruits non cueillis se rabougrissent, encombrent ma poitrine. » (p. 11)

- 7 Si le sens de grenade par référence à l'arbre ne fait pas de doute, l'homophonie avec la grenade en tant qu'arme explosive fait entendre un autre sens soutenu par le verbe « implorer ». La traduction en arabe ne retient que le premier sens (grenade-fruit) mais emporte un autre sens dans le dicton maghrébin « une grenade fermée » qui renvoie justement à l'innocence inaltérée de l'enfance. Parallèlement, dans certains dialectes maghrébins et orientaux (selon Roula Sadaki), le sens métaphorique de « roumana » (grenade) est le même que l'homophone français « grenade en tant qu'arme explosive ». D'ailleurs, l'expression idiomatique maghrébine « faire exploser la grenade (fruit) » signifie révéler un secret, un scandale. De plus, dans la tradition orale, on présente les graines de la grenade comme la métamorphose des larmes de Fatima, la fille du prophète de l'islam. Ces larmes fossilisées suite au deuil du père (ou du Père) contiennent implicitement la chromatique qui traverse tout le texte de S. Labbize. Le maintien de la métaphore de la grenade dans la version arabe permet ainsi de déplacer le jeu homophonique en lui substituant les connotations métaphoriques populaires en dialecte maghrébin.
- Par ailleurs, le travail des images et des jeux sur les signifiés s'accompagne chez Labbize par une dimension métalinguistique et traductive. Ainsi le noyau sémantique central autour duquel se tisse le récit est le mot « viol ». Celui-ci apparaît dans la langue maternelle (l'algérien) sous forme d'une traduction interne : « Elle (la mère) informait mon père qui rentrait du travail. "Ta fille a suivi un homme... il a failli l'exploser !" ». Puis la narratrice de reprendre : « Pourquoi "exploser" ? Le terme en dialecte algérien, la fameuse langue maternelle, a produit une déflagration dans mon ventre, j'avais la
- 8 nausée »

p.

22

. Le français qui traduit ce mot-déflagration de la langue maternelle semble transformer l'explosion en implosion en effaçant le mot algérien, pourtant la traduction interne ravive la catachrèse que constitue cette métaphore hyperbolique. La traduction de Roula ne pouvait en faire l'économie et la catachrèse est reprise

7

Le rapport de la traductrice syrienne aux mots algériens ne connaît. كان رايح يفرقها. pas le même investissement subjectif et une autre distance est donc maintenue entre la violence des mots du viol et leur requalification métalinguistique.

- 9 Un dernier cas de métaphore vive relevé et commenté par Roula Sadaki⁸ : « Je ne guéris pas du désespoir qui a labouré ma respiration... » qui justifie le recours à une traduction littérale par l'expressivité de l'image : labourer suppose « l'utilisation d'un outil aigu, les traces laissées sur le champ, la fatigue liée à l'ouvrage ». Par ailleurs, la traduction de cette métaphore حَرَتْ révèle un intertexte coranique avec le verset 223 de la sourate « La Génisse » : نَسَاؤُكُمْ حَرْثٌ لَّكُمْ فَأْتُوا حَرْثَكُمْ أَنَّى شِئْتُمْ [Vos épouses sont pour vous un champ : venez donc à votre champ comme vous l'entendez]⁹ ».
- 10 Ainsi, loin de desservir le texte, la traduction en arabe depuis le français joue le rôle d'un révélateur de ce qui travaille (au su ou à l'insu) le texte postcolonial¹⁰. Il ne s'agit pas d'une explicitation d'un sens opaque : l'analogie entre femmes et terre est présente dans l'imaginaire collectif de nombreuses cultures¹¹, mais c'est l'actualisation intertextuelle du sens coranique du verbe *haratha* (labourer) qui « reterritorialise » en quelque sorte le texte traduit.
- 11 C'est sur ce point que traduction féministe et traduction postcoloniale se rencontrent : la traduction du récit rejoue en les déplaçant les rapports de domination entre les

langues : l'arabe patrimonial (et patriarcal si l'on se fie au verset précédemment cité) est confronté à l'arabe algérien, réservé à l'oralité et lui-même travaillé par l'alternance codique avec le français.

- 12 Comme le montrent Anne Malena et Julie Tarif à propos de la traduction féministe au Canada, il s'agit pour les voix féminines et féministes de « défaire le logos et [d'] inventer un discours nouveau pour projeter leur subjectivité plurielle¹² ». C'est en effet par la traduction que se révèle le continuum entre les dominations patriarcales qui labourent, dans toutes les langues, les voix et oppressent le souffle (représenté dans le texte de Souad Labbize par l'image de la « respiration labourée »). La révélation est à prendre au sens de la technique photographique qui dévoile ce qui transparait en négatif.
- 13 Ceci nous conduit à poser la question éthique du rapport entre le texte et sa traduction, d'un côté, et entre l'autrice et la traductrice de l'autre côté. Comment se négocie le statut de la traduction dans une perspective féministe ? Quel(s) rôle(s) pourrait jouer l'édition féministe dans la lutte contre l'invisibilisation de la traductrice et du texte traduit ? et qu'en est-il du récit sur le viol, expérience limite, qui défie sa propre dicibilité ?

Traduire sans trahir ?

- 14 Pour Roula Sadaki, traduire un texte féministe sur le viol, c'est traduire le vécu douloureux d'un nombre important de femmes. Donner une voix arabophone à ce texte s'est imposé comme une manière de rejoindre cet ensemble de mouvements féministes dont l'objectif est l'égalité des droits et des chances entre hommes et femmes et la lutte contre les violences sexistes et sexuelles. Autrement dit, la traduction envisage un horizon d'égalité politique, économique, culturelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes. De plus cette publication bilingue français/arabe en un seul livre est une manière de redoubler la diffusion de ce texte et de faire dialoguer les langues-cultures loin de toute hiérarchisation.
- 15 Et de fait, le geste éditorial militant d'Oristelle Bonis a consisté à rendre visible le nom de la traductrice et de l'autrice sur la page de couverture en arabe mais pas sur celle en français où seul le nom de l'autrice apparaît. Cette reconnaissance du travail de Roula Sadaki et des relectrices, fait encore plus rare dans la tradition éditoriale, défait l'invisibilisation traditionnelle qui maintient la traduction et la correction/relecture dans la zone minorée des petites mains sans pour autant nier la différence entre écriture et traduction.
- 16 Si le geste créatif de l'écriture est traditionnellement mis du côté du masculin, et celui de la « copie » attribuée à la traduction et à la relecture est placé habituellement du côté du féminin, dans la perspective de l'éditrice il s'agit de rendre visible sans réduire les deux actes écriture et traduction à une totale symétrie. Mais *quid* de la « subjectivité de la traductrice¹³ » ?
- 17 Pour Oristelle Bonis¹⁴ l'auguralité du geste de création qui donne lieu à un texte ne pourrait être symétrique au geste de « lecture » qu'est la traduction. Si traduire c'est écrire et dans une certaine mesure aussi créer, le travail n'est pas du même ordre : on ne réinvente pas un monde, une histoire, une théorie, une vision — on donne à lire ce qui a déjà été lu ailleurs, dans la langue de la première écriture. Selon l'éditrice, penser

qu'il y a symétrie entre les positions de l'autrice et de la traductrice serait une erreur, et d'autant plus regrettable qu'elle risquerait de masquer ce qu'il en est des conditions de création, qui peuvent être similaires mais ne seraient en rien équivalentes. Oristelle Bonis, traductrice elle-même, a rendu accessible à un lectorat francophone nombre de textes féministes, et c'est aussi à partir de cette expérience de médiation traductive qu'elle est autorisée à affirmer ce point de vue qui pourrait sembler en contradiction avec la visibilisation recherchée des traductrices. Son avis se pose donc aussi comme une « critique interne ¹⁵ » à une traduction féministe qui gommerait totalement la différence entre acte créatif et acte de traduction. La primauté du texte de création sur le texte traduit ne relève pas d'une sacralisation ontologique du texte comme absolu, pour Oristelle Bonis, mais du processus créatif qu'elle distingue du processus traductif.

- 18 Pourtant, dans le cas d'une traduction littéraire, le travail de la traduction ne se limite pas au seul niveau linguistique ou discursif, la traduction engage aussi bien l'intelligible que le sensible et la mémoire intertextuelle et affective est sollicitée. On donne certes à lire ce qui a été lu dans une autre langue mais cela ne vaut-il pas aussi pour la littérature ? Dans la perspective d'Oristelle Bonis, la relation entre le texte et son métatexte qu'est la traduction implique une asymétrie. Si la version bilingue conditionne cette dépendance, elle crée aussi un espace où un supplément de sens se révèle par la rencontre entre les deux versions. Autrement dit, le livre bilingue n'est pas seulement destiné à être lu soit en français soit en arabe mais il peut être lu, idéalement, par un.e lecteurice bilingue qui en apprécie la bi-vocalité complexe puisque diglossie et plurilinguisme travaillent les deux versions.
- 19 Cependant, là où la question de l'auguralité ou de l'inchoatif du geste créatif pourrait tout à fait constituer une limite aux théories féministes de la traduction, c'est lorsque le texte émerge comme une mise en récit de soi. Il y a une forme d'intransitivité de l'expérience traumatique que constitue le viol d'un.e enfant que l'objectivation par le récit va permettre de dépasser. Il y a d'une part, « l'épisode fondateur de(s) [...] prisons intérieures », le cycle infernal de sa répétition, et de l'autre, cette mise en récit et sa publication qui permettent à l'autrice de sortir de cette cyclicité. L'asymétrie des pages de couverture dans l'édition iXe, celle en français ne montrant que le nom de Souad Labbize, se présente dès lors comme une indication de cette antériorité du récit fondateur, lequel est garant d'une subjectivité libérée de quarante ans de silence.
- 20 En poursuivant le raisonnement, on pourrait aller vers une certaine forme de contiguïté entre le vécu traumatique et sa mise en mots qui constitue une autre gageüre pour la traduction ; cette dernière demeure coupée de la relation entre les mots et les maux sauf par le biais de l'empathie. Un des exemples les plus significatifs à ce propos est celui de la déclinaison d'une contiguïté sonore entre les mots viol/violet. Le jeu de mots, comme l'avait déjà signalé Luise von Flotow¹⁶, résiste à la traduction. Dans ce cas précis, il introduit de l'étranger dans la langue. Le texte de Souad Labbize mobilise une image chromatique et sonore entre violée/violet qui s'est avérée difficile à traduire. Le recours à l'emprunt et au métadiscours étrangéise (Venutti, 1995) le texte d'origine. Il était impossible de rendre cette paire homophonique par deux équivalents homophoniques en arabe. De ce fait le texte traduit se révèle bien en tant que métatexte.
- 21 Ainsi, après avoir esquissé la manière dont la traduction féministe pouvait jouer un rôle de révélateur des enjeux esthétiques et culturels, il s'avère que l'éthique d'une visibilisation de la traduction n'est pas à trouver du côté d'une reconnaissance du texte

traduit comme une réécriture (au sens littéraire) mais bien plutôt comme une *interprétation* qui donne à *entendre* ce qui a déjà été entendu ou lu.

- 22 Cette résonance a donné lieu à une solidarité féministe plurilingue et transnationale qui a trouvé sa manifestation la plus éloquente dans la réédition de ce récit bilingue en Algérie aux éditions Barzakh et sa distribution gracieuse aux lectorices et aux associations qui luttent contre les violences faites aux femmes. C'est ainsi que la dimension politique de la traduction féministe s'accomplit en créant de la solidarité, au-delà des frontières linguistiques et nationales.

Question à Oristelle Bonis

Pensez-vous qu'il soit possible de mettre écriture et traduction sur le même pied d'égalité comme le voudraient les théories de la traduction féministe ? Peut-on envisager une totale symétrie entre auteur ou autrice et traducteur ou traductrice et rendre cette symétrie sur le plan éditorial par la mise en page des couvertures par exemple ?

Le désir — l'élan, l'urgence — qui pousse à vouloir décrire, exposer, dénoncer ou célébrer la manière dont certaines réalités ou états du monde résonnent avec une sensibilité et une intelligence singulière, se traduit, par l'écriture, en geste de création. Et ce geste est augural : une fois abouti, un texte est là qui n'existait pas auparavant. Il invite à des lectures.

Le traduire dans une autre langue que celle où il se donne pour la première fois passe de même par l'écriture. À cela près que l'écriture ici part de la lecture, et si elle mobilise également la sensibilité et l'intelligence, s'il arrive que par chance ou par choix elle soit soutenue par des affinités politiques et/ou esthétiques, elle requiert, au-delà des connaissances linguistiques, une attention quasi suspicieuse à l'égard du sens, du rythme, du style. Car s'agissant du texte déjà là, tout n'est pas traduisible, transposable d'une langue à une autre. Le travail de traduction consiste précisément à en « rendre » le contenu et la forme sans l'altérer, ou le moins possible — sans le faire sien tout en y mettant beaucoup du sien.

Si traduire c'est écrire et dans une certaine mesure aussi créer, le travail n'est pas du même ordre. On ne réinvente pas un monde, une histoire, une théorie, une vision : on donne à lire ce qui a déjà été lu ailleurs, dans la langue de la première écriture. Penser qu'il y a symétrie entre les positions de l'autrice et de la traductrice est une erreur, et d'autant plus regrettable à mon sens qu'elle masque ce qu'il en est des conditions de création. Qui peuvent être similaires mais ne sont en rien équivalentes.

Pas de symétrie, donc, mais, dans le meilleur des cas, un égal engagement que nous avons choisi de souligner, aux Editions iXe, en donnant une égale importance au nom de l'autrice et à celui de la traductrice. Tout en prenant soin de préciser, également sur la couverture, l'apport respectif de chacune. Cela, par exemple, « se traduit » ainsi : *SUFFRAGETTE SALLY* — un roman de — GERTRUDE COLMORE — traduit de l'anglais par — MARIE-HÉLÈNE DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- BHABHA, Homi K. 1994. *The Location of Culture*. London/New York : Routledge.
- COMBE, Dominique. 2011. « Le texte postcolonial n'existe pas », *Genesis* 33, [En ligne], <http://journals.openedition.org/genesis/597>
- COQUIO, Catherine. 2015. *La littérature en suspens*. Paris : L'Arachnéen.
- DECHAUFOR, Laetitia. 2007. « Introduction au féminisme postcolonial et genèse de ce courant ». [En ligne], <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article7359>, consulté le 28/11/2020.
- HAMIDULLAH, Muhammed, (trad.), 2000. *Coran*. Qum (Iran) : Ansarian Publications.
- GRUTMAN, Rainier. 2005. « Diglossie » *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Beniamino, Michel et Gauvin, Lise. Limoges : Presses Universitaires de Limoges.
- MALENA, Anne et TARIF, Julie. 2015. « La traduction féministe au Canada et les théories postcoloniales : une influence réciproque ? » *Diacronia.ro*. [En ligne], <http://www.diacronia.ro/en/indexing/details/A23050>.
- KAMEL, Hala. 2015. Compte rendu de son ouvrage « la critique littéraire féministe ». collection « traductions féministes n° 5 ». Fondation Femme et mémoire <http://www.wmf.org.eg/publication>, [En ligne]. مؤسسه المرأة والذاكرة <https://www.wmf.org.eg/wp-content/uploads/2017/09/Feminist-Literary-Criticism.pdf>, consulté le 10/10/2020.
- RICŒUR, Paul. 2004. *Sur la traduction*. Paris : Seuil.
- VENUTTI, Lawrence. 1995. *The Invisibility of the Translator. A History of Translation*. London/New York : Routledge.
- VON FLOTOW, Luise. 1998. « Le féminisme en traduction » *Palimpsestes* [En ligne], <http://journals.openedition.org/palimpsestes/1535>.
- VON FLOTOW, Luise. 1998. « Le féminisme en traduction » *Palimpsestes* 11. « Traduire la culture ». En ligne, <https://journals.openedition.org/palimpsestes/1535?lang=en>.

NOTES

1. Voir à ce propos l'entretien accordé par Souad Labbize à Lola Dartois, in *Carnet Genre, Littérature, Culture...*
2. Souad Labbize, « Préambule », *Enjamber la flaque où se reflète l'enfer*, N.P.
3. Idem.
4. *Vocabulaire des études francophones, les concepts de base*, Beniamino, Michel et Gauvin, Lise, Presses Universitaires de Limoges, 2005, article de Grutman, Rainier, p.59.
5. Dechaufour, Laetitia, le 20 juillet 2007 « Introduction au féminisme postcolonial et genèse de ce courant ». Mise en ligne le 16 septembre 2007. Disponible en ligne : <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article7359>, consulté le 28/11/2020.
6. Coquio, Catherine *La littérature en suspens*, Paris, L'Arachnéen, 2015, p.181
7. Littéralement : « il a failli l'exploser ».
8. Au séminaire organisé par FELICITE en 2018.
9. D'après la traduction de Muhammed Hamidullah, Ansarian Publications, QUM, Iran, 2000.

10. L'expression « texte postcolonial » prend bien acte de la critique adressée par Dominique Combe à la théorie postcoloniale, voir : Dominique Combe, « Le texte postcolonial n'existe pas », *Genesis* [En ligne], 33 | 2011, consulté le 12 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/597>.
 11. Voir par exemple l'article d'Ingrid Hall, « Labourer la terre, tisser la vie. Éclats d'analogies dans les Andes sud-péruviennes », *Journal de la société des américanistes* [En ligne], 98-1 | 2012, mis en ligne le 10 juin 2015, consulté le 09 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org.acces.bibliotheque-diderot.fr/jsa/12162>.
 12. Anne Malena et Julie Tarif, « La traduction féministe au Canada et les théories postcoloniales : une influence réciproque? », in Daniela Hăisan (dir.), *Atelier de traduction*, N° 24, Editions Universitaires ştefan cel Mare din Suceava, 2015, p. 111.
 13. Luise von Flotow, « Le féminisme en traduction », in *Palimpseste* n°11, « Traduire la culture », 1998, p. 124.
 14. Voir plus bas la réponse d'Oristelle Bonis à cette question du statut autrice/traductrice.
 15. Ibid.
 16. Op. cit.
-

RÉSUMÉS

Cette contribution constitue un dialogue entre autrices, traductrices et éditrices féministes. Elle interroge la dimension politique et militante de la traduction féministe. Le texte montre comment cette dimension s'accomplit en créant de la solidarité, des luttes partagées, au-delà des frontières linguistiques et nationales, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de traduire des textes portant sur des vécus traumatiques comme le viol. La question du statut de la traductrice et de sa visibilité est particulièrement discutée.

This contribution constitutes a dialogue between feminist authors, translators and editors. It questions the political and activist dimension of the feminist translation. The article shows how this dimension is realized by creating solidarity and adopting shared struggles beyond linguistic and national boundaries, especially when the texts to be translated deal with traumatic experiences such as rape. The question of the translator's status and visibility is particularly discussed.

INDEX

Mots-clés : féminisme, édition militante, traduction militante, écriture du trauma, viol

Keywords : feminism, activist publishing, activist translation, trauma writing, rape

AUTEURS

ORISTELLE BONIS

Directrice de publication des Éditions iXe, éditrice et traductrice féministe.

TOURIYA FILI-TULLON

Enseignante-chercheuse en littératures francophones et littérature comparée à l'université Lyon 2 Lumière. Membre de Passages Arts et Littératures XX-XXI, ses travaux portent actuellement sur l'articulation entre littérature, traduction, rapports de domination et politiques linguistiques.

SOUAD LABBIZE

Poétesse, romancière, anthologiste d'expression française et traductrice littéraire depuis l'arabe algérien et tunisien vers le français.

ROULA SADAKI

Traductrice féministe arabe-français.